



HAL
open science

Raconter la science

Michel de Pracontal

► **To cite this version:**

Michel de Pracontal. Raconter la science. Alliage : Culture - Science - Technique, 1990, 5, pp.11-14.
hal-03401723

HAL Id: hal-03401723

<https://hal.science/hal-03401723>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VULGARISER

- f a u t e d e m i e u x ?

VULGARISATION ET PENSEE STRATEGIQUE

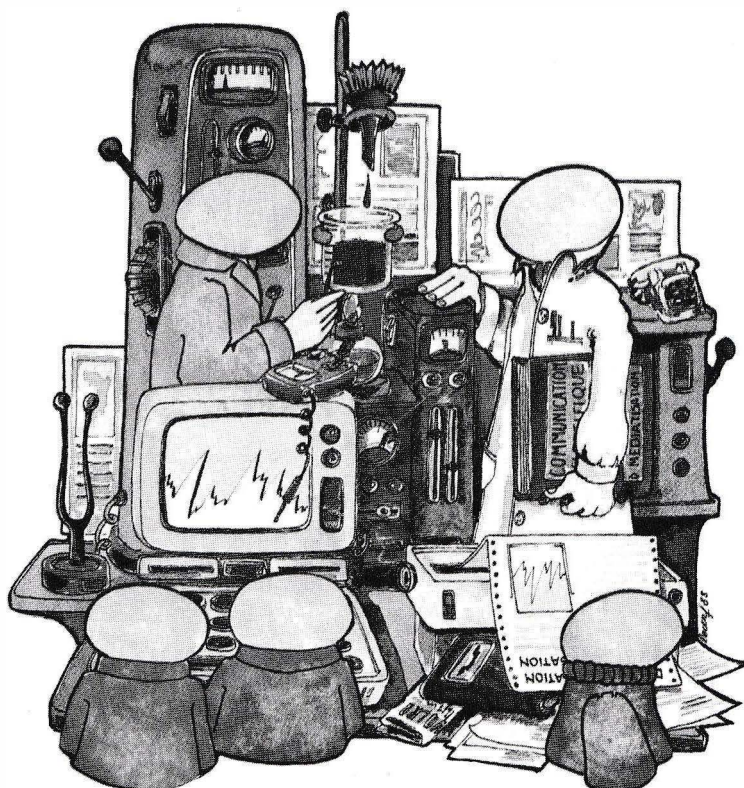
Pierre Fayard

RACONTER LA SCIENCE

Michel de Pracontal

LA SCIENCE TELLE QU'ELLE SE FAIT

Jean-Michel Claverie



RACONTER LA SCIENCE

Michel de Pracontal

Les journalistes scientifiques sont souvent considérés, par leur public, par les chercheurs qu'ils interviewent ou par les sociologues qui étudient la vulgarisation scientifique, comme des journalistes «différents». En caricaturant, ils ne seraient qu'accessoirement journalistes. Transcendant les basses œuvres médiatiques, leur véritable Mission consisterait à exercer le rôle sacré de Médiateurs entre deux entités aussi terrifiantes que mal définies: la Science et le Grand Public. Cette confusion entre médiatisation et médiation induit de nombreux malentendus, car on attend de ces Agents Très Spéciaux qu'ils répondent à des exigences irréalistes et contradictoires. Ils devraient être capable de traduire, «en un verbe accessible à tous», un Savoir ésotérique, et en même temps de préserver l'hermétisme de ce Savoir !

Douze ans de pratique quotidienne de ce métier me conduisent à une position moins romantique. Je crois qu'il faut admettre une bonne fois pour toutes que le journaliste scientifique est un journaliste comme les autres, même si sa «spécialité» implique des contraintes particulières. Accessoirement, il peut être aussi un vulgarisateur, mais le réduire à ce rôle aboutirait à le confiner dans une forme de journalisme figée, encyclopédique, coupée de l'actualité, donc de ce qui fait l'essence même du journalisme.

Un article de «vulgarisation scientifique», publié dans un journal de grande diffusion, est d'abord un article de presse. Sa rédaction fait appel aux mêmes techniques journalistiques qui s'appliquent à des domaines comme la politique, le sport ou les sujets «société». De même que n'importe quel texte journalistique, un article de vulgarisation scientifique se bâtit comme un récit. En d'autres termes, il s'agit d'un genre littéraire un peu analogue à la fiction, sauf qu'il opère sur une matière réelle.

Une telle écriture ne se réduit pas à la représentation ordonnée d'un stock d'informations, telle que la livre un tableau à double entrée, une courbe, un graphique, une carte... A la différence de ces derniers, le récit est une composition complexe, aux multiples degrés hiérarchiques, se suffisant à elle-même. On peut lire *Le Père Goriot* sans recourir à aucune explication de texte, à aucune métalangue. De la première à la dernière page, l'attention suit un parcours que la langue de Balzac suffit à tracer.

A l'inverse, aucune opération de «traitement de l'information» ne peut, à

elle seule, faire circuler l'attention selon un parcours romanesque. Prenons l'exemple d'une partie d'échecs, jouée entre Kortchnoï et Hubner lors du tournoi des candidats à Merano, en décembre 1980. Transcrite en notation usuelle, voici les premiers coups de cette partie, publiée dans *Le Monde* du 10 janvier 1981, avec les annotations de Claude Lemoine: 1. ç4-ç5; 2. g3-Cç6; 3. Cf3-é5; 4. Cç3-g6; 5. Fg2-Fg7... etc. La liste de coups constitue la représentation ordonnée d'un stock d'informations se rapportant à la partie. Il suffit de connaître la notation et de disposer d'un jeu d'échecs pour rejouer fictivement la partie, ou du moins la reconstituer. Même la connaissance des règles du jeu n'est pas nécessaire.

Cependant il est clair que l'exercice ne présente d'intérêt que pour un individu connaissant non seulement les règles, mais la pratique du jeu d'échecs. Seule cette connaissance permet de comprendre la superbe bataille qui a opposé les deux joueurs. Réduite à elle-même, la liste de coups est une description insuffisante. Elle ne devient signifiante que pour l'amateur averti, capable de comparer cette partie à une autre, d'en apprécier les temps forts, de repérer les coups importants, les erreurs, etc. Bref, de «revivre» la partie. La reconstitution est facilitée par la présence de ces bribes de récit que constituent les notes de Claude Lemoine. Celles-ci ne sont pas un simple prolongement de la transcription codée, elles nécessitent le recours à une métalangue, ici la langue naturelle, qui transcende la seule transcription.

On pourrait imaginer de rapporter la partie entière sous forme d'un récit: «Dans ce début anglais, les Noirs acceptent la faiblesse de la case d5 pour renforcer le contrôle de la case d4 tout en préparant l'avance du pion f. ... Au dixième coup, après une longue réflexion, Kortchnoï refuse de s'engager dans les variantes découlant de la prise d'un pion... Au vingtième, il n'a rien obtenu dans l'ouverture et accuse déjà un gros manque de temps... Vingt-sixième coup: entièrement dominé, Kortchnoï pourrait abandonner, mais il résistera encore vingt-six coups... Quelle épreuve !»

Un tel récit restituerait le mouvement de la partie et la rendrait, dans une certaine mesure, intelligible au non-connaisseur. Cet exemple-limite donne une image de la situation du vulgarisateur. Pour faire comprendre une théorie scientifique, une expérience, une technique, a priori inconnues du lecteur, il ne peut se contenter d'aligner une série de formules, d'équations ou de schémas. Il doit élaborer un récit dans une langue hybride, faisant appel à la fois au langage scientifique et à celui de tous les jours. Il ne peut pas, sauf exception, livrer tous les éléments techniques (l'équivalent de la transcription complète d'une partie d'échecs), car il ne dispose ni de l'espace suffisant, ni de la compétence nécessaire. En pratique, il sera le plus souvent amené à éliminer l'essentiel de la «notation codée», du jargon, et à user de métaphores ou de transpositions. Cela impose une écriture assez sobre, sans allusions fines, clins d'oeil ou tournures elliptiques, le contraire d'une écriture de connivence. On ne

16 Mars 1956

MENSUEL N° 1

FRANCE 35 FR

BELGIQUE 5 FR
SUISSE 0,70 FR

AVENTURES

de demain !..



**LES HOMMES
VENUS DES ÉTOILES**

SCIENCE ★ FICTION

s'adresse pas, en principe, à un public de connaisseurs. Le lecteur doit comprendre sans avoir à chercher, à chaque ligne, un dictionnaire (dans lequel, au demeurant, il ne trouverait pas la réponse à sa question).

Le journaliste scientifique n'est pas un professeur. Ce qu'il transmet ne relève pas à proprement parler de l'information scientifique. Il s'agit plutôt d'un récit élaboré à partir de ce que le journaliste a pu appréhender d'un petit morceau de «réalité scientifique». Celle-ci ne se réduit pas à des théories, des expériences, et des techniques. Elle consiste plus largement en ce que Bruno Latour appelle «la vie de laboratoire», c'est-à-dire, en somme, le quotidien des chercheurs ⁽¹⁾. Si un tel récit peut posséder quelque vertu pédagogique, il doit d'abord attirer, intéresser, amuser, séduire. Il doit aussi être résumé, condensé: il faut raconter en quelques pages ce qui nécessiterait, s'il s'agissait d'un véritable enseignement, des livres entiers.

Séduction et concision sont les deux mamelles du journalisme scientifique, comme du journalisme en général. Même si «raconter la science» pose des problèmes spécifiques, la médiatisation de la science est d'abord soumise aux impératifs de toute médiatisation : capter l'attention, aller vite, plaire. Dans ce processus, la dimension du récit joue un rôle primordial, car seul le récit permet d'emporter l'adhésion du lecteur, dans la mesure où celle-ci ne repose pas sur un «partage du savoir» ⁽²⁾.

En fin de compte, un bon article de vulgarisation scientifique pourrait se lire comme une nouvelle. On y entre, on s'y installe, on arrive au bout sans effort, et, en prime, on s'instruit parfois, sans s'en apercevoir. La première motivation du vulgarisateur, s'il est authentiquement journaliste, c'est l'envie de raconter de bonnes histoires. Sans cette envie, il n'y a que de la mauvaise littérature ou de la pseudo-information.

(1) Bruno Latour et Steve Woolgar, *La vie de laboratoire*, La Découverte, 1988.

(2) Philippe Roqueplo, *Le partage du savoir*, Seuil, 1974.